

## *Napoléon III dans le miroir déformant de Marx*

PÉTER HAHNER  
(Université de Pécs)

En Hongrie, avant le changement de régime, un des ouvrages les plus cités de Karl Marx était le pamphlet intitulé *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Il constituait le tome 23 de la collection des classiques du marxisme-léninisme (*A marxizmus-leninizmus klasszikusainak kiskönyvtára*) de la maison d'édition Kossuth Könyvkiadó, destinée à publier les écrits les plus importants de Marx, Engels et Lénine, sous format aisé à manier et en grand nombre.<sup>1</sup> La bibliographie en langue hongroise de l'histoire universelle moderne l'a rangé parmi les œuvres les plus importantes relatives à l'histoire de la France au XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>2</sup> Même des auteurs ayant analysé bien plus en détail la prise du pouvoir par le futur Napoléon III s'y sont référés.<sup>3</sup> Il est de nos jours assez difficile d'établir les causes de ces considérations par rapport à un pamphlet tendancieux. Il est probable que les sentiments anti-bourgeois passionnés ayant « chauffé » l'auteur y ont joué le plus grand rôle.

Marx lui-même n'a pu obtenir d'expériences directes des luttes politiques françaises que pendant une période très limitée (trois mois) ; plus tard, il suivait les nouveaux événements depuis Londres. Le texte du pamphlet fut rédigé entre décembre 1851 et mars 1852. Il ne put ainsi analyser que la prise du pouvoir par Napoléon III, sans pouvoir se formuler une image sur le fonctionnement réel du nouvel empire. Pourtant, son jugement fut déjà arrêté : « Bonaparte met sens dessus-dessous toute l'économie bourgeoise, touche à tout ce qui avait paru intangible à la révolution de 1848, rend les uns résignés à la révolution et les autres désireux d'une révolution, et crée l'anarchie au nom même de l'ordre, tout en enlevant à la machine gouvernementale son auréole, en la profanant, en la rendant à la fois ignoble et ridicule.<sup>4</sup> »

Sans doute, on citait le plus fréquemment les premières phrases du pamphlet : « Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce. Caussidière pour Danton, Louis Blanc pour Robespierre, la Montagne de 1848 à 1851 pour la Montagne de 1793 à 1795, le neveu pour l'oncle. Et nous constatons la même caricatu-

---

<sup>1</sup> K. Marx, *Louis Bonaparte brumaire tizennyolcadikája*. [Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte] Budapest 1975.

<sup>2</sup> Gy. Tolnai, dir., *Az újkori világtörténet magyar nyelvű irodalmának bibliográfiája*. Bibliographie en langue hongroise de l'histoire universelle moderne, Budapest 1966, 140.

<sup>3</sup> A. Urbán, *Európa a forradalom forgószélében, 1848–1849*. [L'Europe dans le tourbillon révolutionnaire] Budapest 1970, 317.

<sup>4</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 168–169.

re dans les circonstances où parut la deuxième édition du 18 Brumaire.<sup>5</sup> » Ne posons pas la question si ce constat était vrai, puisque de telles remarques générales sur l'histoire humaine restent très difficiles à justifier. On doit cependant étudier le texte de Hegel cité ; ainsi, il devient évident que Hegel n'a nullement écrit ce à quoi Marx se réfère.

Le texte évoqué est comme suit : « ...une révolution politique est, en général, sanctionnée par l'opinion des hommes quand elle se renouvelle. C'est ainsi que Napoléon succomba deux fois et que l'on a chassé deux fois les Bourbons. La répétition réalise et confirme ce qui au début paraissait seulement contingent et possible ».<sup>6</sup>

Dans cet extrait on ne retrouve pas les points d'appui de Marx. D'après Hegel, la répétition confirme, scelle et sanctionne un changement, alors que pour Marx elle constitue simplement une comédie ou une farce. Selon ce dernier, à l'apparition du premier Napoléon, les participants « *brisèrent en morceaux les institutions féodales* », et ont créèrent une nouvelle formation sociale, tandis que le contemporain de Napoléon III « *se trouve brusquement transporté dans une époque abolie* »<sup>7</sup>. C'est en contradiction parfaite avec les propos de Hegel relatifs au rôle historique des événements répétés. Pour utiliser un terme laid mais très à la mode : ce type de référence pourra être tout simplement qualifié de « glissement ».

Dès le début du pamphlet, Marx trouve la nation française semblable à un malade mental. Pourquoi cette fureur? Sans doute parce que la nation en question a renié la révolution, et a choisi, au lieu de l'aventure révolutionnaire, le calme de la vie bourgeoise ; Cela constitue un énorme crime aux yeux de Marx. À l'aide d'une image biblique, il condamne les Français tel un prophète de l'Ancien Testament, puisque ceux-ci « éprouvaient le désir d'échapper aux dangers de la révolution en retournant aux marmites de l'Égypte, et le 2 décembre 1851 fut la réponse. Ils n'ont pas reçu seulement la caricature du vieux Napoléon, ils ont reçu le vieux Napoléon, lui-même sous un aspect caricatural, l'aspect sous lequel il apparaît maintenant au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ».<sup>8</sup>

Pour Marx, le coup-d'État de 1851 fut le détournement de la révolution de 1848, par « un coup de tricheur » : « Au lieu que la *société* elle-même se soit donné un nouveau contenu, c'est *l'État* qui paraît seulement être revenu à sa forme primitive, à la simple domination insolente du sabre et du goupillon. »<sup>9</sup> On voit ici un nouveau glissement : « la simple domination insolente du sabre et du goupillon » évoque l'alliance du trône et de l'autel, donc le slogan préféré des partisans réactionnaires de l'Ancien Régime, dont le système bonapartiste fut tout de même très loin.

Ensuite, Marx fait différentes remarques sur les « révolutions bourgeoises du XVIII<sup>e</sup> siècle » ; on ne saura pas cependant, mise à part la Grande Révolution française, à quelles révolutions il a pensé. Peut-être à la guerre d'indépendance américaine? Il écrit après des révolutions prolétariennes du XIX<sup>e</sup> siècle. On poserait volontiers la question : quels événements qualifie-t-il de révolutions prolétariennes? Y en avait-il plusieurs? Pourtant, si l'on lit attentivement le texte, on découvre l'idée

<sup>5</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 15.

<sup>6</sup> G. W. F. Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, trad. de J. Gibelin, Paris 1987, 242.

<sup>7</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 18.

<sup>8</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 19.

<sup>9</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 19.

de l'auteur : « Les révolutions prolétariennes, par contre, comme celles du XIX<sup>e</sup> siècle, se critiquent elles-mêmes constamment, interrompent à chaque instant leur propre cours, reviennent sur ce qui semble déjà être accompli pour le recommencer à nouveau, raillent impitoyablement les hésitations, les faiblesses et les misères de leurs premières tentatives, paraissent n'abattre leur adversaire que pour lui permettre de puiser de nouvelles forces de la terre et de se redresser à nouveau formidable en face d'elles, reculent constamment à nouveau devant l'immensité infinie de leurs propres buts, jusqu'à ce que soit créée enfin la situation qui rende impossible tout retour en arrière... »<sup>10</sup> Il n'y s'agit pas d'événements historiques réels, mais du modèle idéal de la révolution, celui qui aurait dû se produire au lieu de ce qui s'était produit. Selon Marx, la révolution française de 1848 elle-même fut inéluctablement condamnée à mort, puisque « ces messieurs les démocrates » se fiaient à la Constitution, et voulurent se débarrasser de Louis-Napoléon par l'élection d'un nouveau président de la République. Ce qui constituait, aux yeux de Marx, une faiblesse lamentable.

D'après lui, la nation française est aussi coupable du coup-d'État. Il le démontre à l'aide d'une analogie assez particulière : « On ne pardonne pas à une nation, pas plus qu'à une femme, le moment de faiblesse où le premier aventurier venu a pu leur faire violence. »<sup>11</sup> Phrase frappante. Pourtant, si l'on examine à fond, elle peut être discutée. Pourquoi est-il impossible de pardonner à une femme, si elle était devenue victime? Et Napoléon ne serait qu'un « aventurier de passage », alors qu'il porte un des noms les plus glorieux de l'histoire de la France et se trouve être le parent d'un de monarques les plus victorieux? Il sonne assez fausse l'accusation selon laquelle le peuple français a soutenu un ignoble, un aventurier de passage. On dirait plutôt qu'il a reconnu dans le prince un des hommes politiques le plus à succès de son siècle ; et aujourd'hui de plus en plus d'historiens pensent, qu'il ne commettait pas d'erreur grossière. Le Second Empire vit enfin l'épanouissement de la révolution industrielle. Entre 1848 et 1869, le revenu national augmenta de 50 %, la production agricole de 58 %, alors que l'industrie de 73 %. Napoléon III s'efforçait non seulement à accélérer le développement économique, mais à partager les fruits de celui-ci avec les ouvriers et les couches populaires. Il a baissé les prix de consommation, contraint à moderniser les industriels français gâtés par les taxes de douane, et a même légalisé les organisations ouvrières.

Évidemment, Marx n'a pas pu prévoir tout cela. Il pensait que la révolution de 1848 tourna à l'échec total. Il critiquait principalement le Gouvernement Provisoire établi en février justement parce que celui-ci s'appelait « provisoire », qualifiant ainsi les mesures révolutionnaires révocables. En fait, le gouvernement français s'est déclaré provisoire parce ses membres étaient des démocrates, qui voulaient fonder leur pouvoir sur des élections élargies. Marx ne détaille pas les succès du gouvernement. Il aurait pu tout même mentionner la proclamation du suffrage universel et du droit au travail, l'abolition de l'esclavage, la liberté totale de la presse, la réduction du temps de travail, la fermeture de la prison pour dettes et la création des ateliers nationaux. Il évoque cependant, sur un ton noir que « tandis que le prolétariat parisien s'enivrait encore des perspectives grandioses

<sup>10</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 20-21.

<sup>11</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 22.

qui s'ouvraient devant lui, et prenait plaisir à de graves discussions sur les problèmes sociaux, les anciennes puissances sociales s'étaient groupées, rassemblées, concertées, et trouvaient un appui inattendu dans la grande masse de la nation : les paysans et les petits bourgeois, qui s'étaient tous précipités brusquement sur la scène politique, une fois tombées les barrières de la monarchie de Juillet.»<sup>12</sup> Oh oui, la grande majorité de la nation française se composait sans nul doute de paysans et de petits bourgeois. Marx n'écrit pas, mais suggère que mettre en danger les buts de la révolution prolétarienne par l'organisation des élections démocratiques était une erreur. Pour lui, l'Assemblée nationale « avait pour mission de ramener à la mesure bourgeoise les résultats de la révolution. »<sup>13</sup> Marx appelle Blanqui et ses compagnons les véritables chefs du parti prolétaire (dans la première édition de l'ouvrage, il les qualifie de « communistes révolutionnaires ») : ceux qui voulurent obtenir la remise des élections et la mise en place d'une dictature révolutionnaire. Le très mince soutien des blanquistes ne paraît nullement déranger Marx.

Les mesures antipopulaires ont provoqué l'insurrection du prolétariat parisien, « l'événement le plus formidable dans l'histoire des guerres civiles européennes. »<sup>14</sup> D'après Marx, 3,000 personnes auraient été fusillées lors des représailles. Les historiens considèrent ce chiffre comme exagéré ; Marx augmenta de 50 % le nombre des victimes. Selon lui, le prolétariat a ensuite renoncé à la transformation du monde, et s'est jeté, en raison de sa défaite, « dans des expériences doctrinaires, banques d'échange et associations ouvrières, c'est-à-dire dans un mouvement où il renonce à transformer le vieux monde à l'aide des grands moyens qui lui sont propres, mais cherche, tout au contraire, à réaliser son affranchissement, pour ainsi dire, derrière le dos de la société, de façon privée, dans les limites restreintes de ses conditions d'existence, et par conséquent, échoue nécessairement. »<sup>15</sup> Certes, avec cela, « il semble ne pouvoir ni retrouver en lui-même la grandeur révolutionnaire... mais, du moins, il succombe avec les honneurs de la grande lutte historique. Non seulement la France, mais l'Europe tout entière est secouée d'épouvante par le tremblement de terre de Juin, tandis que les victoires remportées sur les classes supérieures l'ont été si facilement qu'il faut toute l'exagération éhontée du parti victorieux pour les faire passer pour des événements d'importance, et elles sont d'autant plus honteuses que le parti vaincu est plus éloigné du prolétariat. »<sup>16</sup> Pour Marx, il est plus important de commencer la lutte changeant le destin du monde que de respecter les résultats d'une élection quelconque.

Selon Marx, la république bourgeoise « signifiait ici le despotisme absolu d'une classe sur les autres classes. »<sup>17</sup> Il est inutile de contester : c'est une des thèses fondamentales de la vision du monde marxiste. D'après lui, toutes les classes opposées au prolétariat se sont unies autour la devise « propriété, famille, religion, ordre ». Ainsi, même la moindre réforme n'aurait aucune chance, parce que tout serait stigmatisé comme socialisme jusqu'à ce qu'enfin « les grands prêtres de » la religion et

---

<sup>12</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 24–25.

<sup>13</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 25.

<sup>14</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 26.

<sup>15</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 26.

<sup>16</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 27.

<sup>17</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 27.

de l'ordre« [ne soient] eux-mêmes chassés à coups de pied de leurs trépieds pythiques... par la lie de la société bourgeoise, »<sup>18</sup> représentée par le futur Napoléon III. Marx avait raison sur ce point : la frayeur du socialisme a réellement paralysé les partisans des réformes en France sous la Deuxième République.

Marx a autant de droit de critiquer la constitution de 1848 que bien d'autres historiens. On accepte moins son constat selon lequel l'état de siège proclamé après l'insurrection ouvrière de juin aurait déjà préparé le coup-d'État de Napoléon III : « les respectables républicains, les républicains purs avaient, en proclamant l'état de siège à Paris, préparé le terrain sur lequel devaient grandir les prétoriens du 2 décembre 1851. »<sup>19</sup> Il serait très difficile de préciser lequel des actes violents des divers groupes prépare, au cours d'une révolution, l'ultime action armée, par laquelle l'armée pourra avoir le dernier mot. Michelet était plus objectif en observant l'échec des Girondins en 1793, provoqué par le mouvement populaire : « Aucun fait n'a eu une portée si grave. Le 2 juin 93 contient en lui et Fructidor et Brumaire, tous les coups d'États qui suivirent. »<sup>20</sup> Le grand historien romantique a reconnu le simple fait que toute révolution est un mouvement de violence ; il se peut ainsi qu'à la fin, au lieu du groupe le plus « avancé » ou le plus démocratique, les plus violents prendront le dessus et, par cela, le pouvoir.

Dans le pamphlet de Marx nous retrouvons toutes les accusations contemporaines contre la personne de Napoléon : « non seulement le premier président de la République française, Louis-Napoléon Bonaparte, avait perdu sa qualité de citoyen français, non seulement il avait été » *special constable* « en Angleterre, mais il s'était même fait naturaliser Suisse. »<sup>21</sup> Marx ne saurait-il pas qu'en vertu de la décision du 8 février de la Cour de Cassation, l'élection à une fonction publique rendit la citoyenneté française. La constitution de 1848 n'a guère prescrit la citoyenneté française comme critère d'éligibilité. Aux élections partielles du 4 juin 1848, Napoléon fut élu député, sans aucune candidature ni propagande, dans quatre circonscriptions. L'intéressé l'ayant refusé, il reçut ensuite, aux élections partielles du 17 septembre 1848, la majorité des voix dans cinq circonscriptions. En automne 1848, même l'Assemblée nationale, pourtant concernée et experte en questions juridiques, a reconnu sa qualité de député. Il était enfin inutile de lui reprocher d'avoir été « special constabler » à Londres. Cela signifiait qu'au temps des troubles chartistes, il s'est chargé dans sa rue des devoirs de garde civil, comme tous les autres propriétaires de maisons.

Il était impossible que Marx, qui consultait sans cesse la presse politique n'ait été au courant. Il est plus probable qu'il ne voulait pas connaître les faits qui auraient pu donner une apparence plus favorable à Napoléon. Lors des préparatifs de la préface écrite à l'édition de 1869 de son pamphlet, il aurait pu observer d'un œil plus objectif les résultats du Second Empire. Il n'a pourtant rien changé dans le texte fini en 1852, et persistait à qualifier Napoléon III de « personnage médiocre et grotesque. »<sup>22</sup> Selon lui, son élection à la présidence de la République ne fut que

<sup>18</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 28.

<sup>19</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 41.

<sup>20</sup> J. Michelet, *Histoire de la Révolution française*. t. II, Paris 1952, 398.

<sup>21</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 41.

<sup>22</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 8.

« la réaction des paysans, qui avaient dû payer les frais de la révolution de Février, contre les autres classes de la nation, une réaction de la campagne contre la ville. »<sup>23</sup> Si l'on est conscient de l'opinion défavorable de Marx sur les paysans, nous pourrions mesurer le degré de dédain avec lequel il contemplait la personne susceptible de représenter la réaction paysanne.

Il ne soulève pourtant pas un problème : si la majeure partie de la population française était composée de paysans, et si cette majorité soutenait Napoléon, à quel titre aurait-on pu lui contester la légalité de son élection? Marx souligne seulement qu'on a d'abord chassé le « prolétariat révolutionnaire », ensuite les démocrates, et les républicains se sont enfin retirés face aux masses royalistes de la bourgeoisie. Il ne pose pas la question relative au devoir du républicain dans un pays où la majorité ne désire pas la république. Le principal dilemme de tous les révolutionnaires concerne les choses à faire au cas où le peuple ne le suit pas.

Dans son pamphlet, Marx comble Napoléon d'accusations injustes. Selon lui, pendant sa présidence, son gouvernement « commença ainsi par une escroquerie à l'égard de l'Assemblée nationale et par une conspiration secrète avec les puissances absolues de l'étranger contre la République romaine révolutionnaire. »<sup>24</sup> L'accusation a de quoi étonner, puisque l'action romaine du gouvernement français était justement destinée à empêcher une intervention autrichienne. Ainsi, au lieu de préparer une conspiration secrète avec les « puissances absolues », il voulait les devancer ou déjouer. La même absurdité se repère dans l'accusation selon laquelle « Bonaparte profita du 29 janvier 1849 pour faire défiler devant lui, aux Tuileries, une partie des troupes et saisit avidement l'occasion de cette première levée de troupes dirigée contre le pouvoir parlementaire pour faire présager Caligula. »<sup>25</sup> Si l'on déduisait de la participation du chef d'État à des revues militaires des ambitions impériales dignes de Caligula, on pourrait condamner tous les chefs d'État français.

Au début du troisième chapitre nous trouvons le résumé le plus cité de l'interprétation marxienne de la Révolution française : « Dans la première Révolution française, la domination des *constitutionnels* fait place à la domination des *Girondins*, et celle-ci à celle des *Jacobins*. Chacun de ces partis s'appuie sur le plus avancé. Dès que chacun d'eux a poussé la Révolution suffisamment loin pour ne plus pouvoir la suivre, et, à plus forte raison, la précéder, il est mis à l'écart par l'allié le plus hardi qui le suit, et envoyé à la guillotine. La Révolution se développe ainsi sur une ligne ascendante. »<sup>26</sup> Si la « ligne ascendante » d'une révolution signifie des prises de pouvoir successives par des groupes avec des bases sociales de plus en plus restreintes et donc de plus en plus violents, Marx a raison. En vertu de cette vue, il considère la révolution française de 1848 comme de tendance contraire. On pourrait cependant argumenter par la succession au pouvoir des couches avec un soutien social de plus en plus large, jusqu'à ce que quelqu'un ne soit élu président de la République par une majorité écrasante, dont trois quarts des voix populaires. Marx est de nouveau confronté au paradoxe d'un peuple considéré comme révolutionnaire mais donnant ses voix à un candidat conserva-

<sup>23</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 41.

<sup>24</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 44.

<sup>25</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 46.

<sup>26</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 49.

teur. C'est-à-dire, comment est-il possible que la majorité des pauvres ne soit pas révolutionnaire?

Ce paradoxe est caché sous une véritable avalanche verbale et une rhétorique généreuse. L'auteur essaie de prouver qu'au lieu du peuple (des ouvriers, des Français...), Napoléon fut rejoint par le lumpenprolétariat : « La période que nous avons devant nous est le mélange le plus varié de contradictions criantes : des constitutionnels qui conspirent ouvertement contre la Constitution ; des révolutionnaires qui se déclarent constitutionnels ; une Assemblée nationale qui veut être toute-puissante et reste constamment parlementaire ; une Montagne qui fait de la patience une profession et se console de ses défaites présentes en prophétisant sa victoire future, des royalistes qui sont les *patres conscripti* de la République et sont contraints par les circonstances de maintenir à l'étranger les maisons royales ennemies dont ils sont les partisans, et de conserver en France la République qu'ils haïssent ; un pouvoir exécutif qui puise sa force dans sa faiblesse même et sa respectabilité dans le mépris qu'il inspire ; une République qui n'est autre chose que l'infamie combinée de deux monarchies : la Restauration et la monarchie de Juillet, avec une étiquette impérialiste ; des alliances dont la première clause est la séparation ; des batailles dont la première loi est l'indécision. Au nom de l'ordre, une agitation sauvage et sans objet ; au nom de la révolution, le prêche le plus solennel en faveur de l'ordre. Passions sans vérité, vérités sans passion ; héros sans héroïsme, histoire sans événements ; développement dont la seule force motrice semble être le calendrier, fatigant par la répétition constante des mêmes tensions et des mêmes détentes ; antagonismes qui ne semblent s'aiguiser périodiquement d'eux-mêmes que pour pouvoir s'éteindre et s'écrouler sans se résoudre ; efforts prétentieusement étalés et craintes bourgeoises devant le danger de la fin de monde, et, en même temps, de la part des sauveurs du monde, les intrigues et les comédies de cours les plus mesquines dont le laisser-aller rappelle moins l'époque actuelle que les temps de la Fronde ; tout le génie officiel de la France condamné au néant par l'imbécillité astucieuse d'un seul individu, la volonté de la nation, chaque fois qu'elle se manifeste dans le suffrage universel, cherchant son expression adéquate chez les ennemis invétérés des intérêts des masses, jusqu'à ce qu'elle la trouve enfin dans la volonté obstinée d'un flibustier. »<sup>27</sup> Cette affluence d'images, digne de la plume d'un écrivain romantique, finit par une affirmation étonnante : « Si jamais période historique fut peinte en grisaille, c'est bien celle-ci. »<sup>28</sup> Pourtant, tout ce qu'il vient de présenter paraissait plutôt très riche en couleurs.

Marx développe que les légitimistes étaient des grands propriétaires, alors que les orléanistes représentaient l'aristocratie financière, la grande industrie et le commerce, donc le capital. D'une manière simpliste, il lie les différents partis à certaines formes de la propriété, et constate que « c'était le sentiment de leur faiblesse qui les faisait trembler devant les conditions pures de leur propre domination de classe et regretter les formes moins achevées, moins développées et, par conséquent, moins dangereuses de leur domination. »<sup>29</sup> Il n'évoque même pas la possibilité de pouvoir être du côté royaliste par conviction intérieure. Beaucoup

<sup>27</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 50-52.

<sup>28</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 52.

<sup>29</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 58.

de Français honnêtes pensèrent cependant que la royauté pourrait le mieux unir la société française et que la monarchie correspondrait le mieux aux traditions françaises. Selon Marx, les prises de position du côté d'un monarque étaient seulement dues à l'intérêt et la lâcheté. Comme s'il était incapable de supposer que ses adversaires politiques pouvaient être sincères ou honnêtes. Pour lui, la Montagne de 1849 était non seulement faible, mais elle a également infecté le prolétariat de sa propre faiblesse. Il ne pose pas cependant de question sur l'importance du prolétariat français.

Dans les chapitres suivants, Marx analyse merveilleusement comment la bourgeoisie républicaine a affaibli sa propre position en éliminant les socialistes : « Mais si la bourgeoisie assura, le 13 juin, sa toute-puissance à l'intérieur du Parlement, ne frappait-elle pas ce Parlement lui-même, à l'égard du pouvoir exécutif et du peuple, d'une faiblesse irrémédiable, en expulsant sa fraction la plus populaire ? En livrant, sans autres formes de cérémonie, de nombreux députés aux réquisitions des parquets, elle supprimait sa propre immunité parlementaire. Le règlement humiliant auquel elle soumettait la Montagne élevait le président de la République dans la mesure où il abaissait chaque représentant du peuple. En flétrissant comme anarchiste, comme un acte visant au renversement de la société, l'insurrection entreprise pour la défense de la Constitution, elle s'interdisait à elle-même l'appel à l'insurrection, dès que le pouvoir exécutif violerait à ses dépens la Constitution. »

<sup>30</sup> Ce type d'analyse est intéressant et riche en enseignements même de nos jours. Cependant, son dédain profond à l'égard des hommes politiques bourgeois nuit parfois à la clarté des vues de l'auteur. Quand Napoléon renvoie des ministres, Marx constate que « jamais on ne renvoya des laquais avec aussi peu de cérémonie que Bonaparte ses ministres. Les coups de pied, destinés à l'Assemblée nationale, ce furent Barrot et Cie qui les reçurent en attendant »<sup>31</sup>. Pourquoi aurait-il été humiliant de démissionner ces ministres ? Selon Marx, le Prince-Président projetant un coup-d'État ne cherche pas l'issue d'une crise politique en apparence insolvable, mais veut tout simplement faire rembourser au pays ses propres dettes<sup>32</sup>. Il ne pose pas de question sur l'origine des dettes, et ignore la générosité connue de Napoléon et de ses dons largement distribués. À ses yeux, le Prince-Président ne peut être qu'un piteux fuyant la faillite. On noterait, non sans malice, que tout le monde ne pouvait avoir la même chance que Marx, dont toutes les dettes ont été remboursées par son ami Engels.

Marx considère certains groupes avec la même animosité que les individus. Il affirme qu'il n'a pas « à faire ici l'histoire de son activité législative, qui se résume, au cours de cette période, en deux lois principales : la première, qui rétablit *l'impôt sur les boissons*, et la seconde, la *loi sur l'enseignement*, qui abolit l'incrédulité. Si l'on rendait ainsi plus difficile aux Français la jouissance du vin, on leur versait avec d'autant plus d'abondance l'eau de la vraie vie. »<sup>33</sup> Remarque pleine d'esprit ; pourtant, la bourgeoisie française a aussi eu d'autres résultats. Ainsi elle a créé un service gouvernemental d'assistance publique (1849), a obligé les hôpitaux urba-

<sup>30</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 66-67.

<sup>31</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 72.

<sup>32</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 74.

<sup>33</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 77.



ins à recevoir les habitants de campagne (1851), a autorisé la formation des sociétés mutualistes (1850), et a même commencé la reconstruction de Paris. Voilà ce que Marx appelle d' « incurable stérilité. »<sup>34</sup>

Il a raison de dire que l'anti-socialisme était particulièrement fort à cette époque. Il voit bien la frayeur des bourgeois face à la « menace rouge », et qu'ils trouvaient suspectes même les mesures libérales. On doit cependant considérer comme exagéré le constat selon lequel la bourgeoisie « se rendait compte que toutes les prétendues libertés civiques et institutions de progrès attaquaient et menaçaient sa domination de classe... »<sup>35</sup>, ou que la bourgeoisie française fut obligé de se mutiler : « pour conserver intacte sa puissance sociale, il lui faut briser sa puissance politique. »<sup>36</sup> À ce point, la rhétorique prend le dessus sur l'analyse. Tout comme lorsqu'il appelle les mesures sociales de Napoléon « des propositions d'une bêtise puérile »<sup>37</sup>, alors que le crédit ouvrier de spéculation plate « sur la platitude des masses. »<sup>38</sup>

Tout ce que Marx écrit des lois « réactionnaires » adoptées en 1850 est d'une vérité incontestable. On a autorisé l'admission des prêtres aux postes d'enseignant même sans toute qualification pédagogique ; les universités ont été soumises à des commissions dirigées par l'Église, et la caution fut rétablie par la législation sur la presse. Sur le plan des conséquences, la loi électorale fut la plus dangereuse : on a privé trois millions électeurs de leur droit de vote. L'auteur a aussi raison de dire que par ces lois l'Assemblée nationale s'est livrée à la merci du président de la République, et a rendu possible que le tombeur de la république puisse apparaître dans le rôle du défenseur de la démocratie.

Il est pourtant absurde de remarquer que les milieux bonapartistes de la Société du Dix-Décembre rassemblèrent les éléments du lumpenprolétariat parisien. Marx est de nouveau emporté par sa propre rhétorique : « À côté de » roués » ruinés, aux moyens d'existence douteux et d'origine également douteuse, d'aventuriers et de déchets corrompus de la bourgeoisie, on y trouvait des vagabonds, des soldats licenciés, des forçats sortis du bagne, des galériens en rupture de ban, des filous, des charlatans, des lazzaroni, des pickpockets, des escamoteurs, des joueurs, des souteneurs, des tenanciers de maisons publiques, des portefaix, des écrivassiers, des joueurs d'orgue, des chiffonniers, des rémouleurs, des rétameurs, des mendiants, bref, toute cette masse confuse, décomposée, flottante, que les Français appellent la bohème. C'est avec ces éléments qui lui étaient proches que Bonaparte constitua le corps de la société du Dix-Décembre » Société de bienfaisance », en ce sens que tous les membres, tout comme Bonaparte, sentaient le besoin de se venir en aide à eux-mêmes aux dépens de la nation laborieuse. Ce Bonaparte, qui s'institue le *chef du lumpenprolétariat*, qui retrouve là seulement, sous une forme multipliée, les intérêts qu'il poursuit lui-même personnellement, qui, dans ce rebut, ce déchet, cette écume de toutes les classes de la société, reconnaît la seule classe sur laquelle il puisse s'appuyer sans réserve, c'est le vrai Bonaparte, le Bonaparte sans phrase. Vieux roué retors, il considère la vie des peuples, leur activité civique comme une

<sup>34</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 81.

<sup>35</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 79.

<sup>36</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 80.

<sup>37</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 81.

<sup>38</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 82.

comédie au sens le plus vulgaire du mot, comme une mascarade, où les grands costumes, les grands mots et les grandes poses ne servent qu'à masquer les canailleries les plus mesquines...<sup>39</sup> » On a du mal à comprendre les reproches de Marx à l'égard des groupes « des chiffonniers, des rémouleurs, des rétameurs », d'une fureur véhémement, allant jusqu'à les ranger à côté du groupe répugnant « des galériens en rupture de ban ». Les passions et la haine ont déjà pris le dessus, et amènent l'auteur à des conclusions absurdes. Il cumule les erreurs. Il écrit par exemple : « c'est ainsi que, lors de son voyage à Strasbourg, un vautour suisse apprivoisé représente l'aigle napoléonien. »<sup>40</sup> En réalité, le prince a apporté un aigle, au lieu d'un vautour, à sa tentative de coup-d'État de Boulogne, et non à Strasbourg. Erreur insignifiante peut-être ; cependant, elle témoigne de la volonté de Marx d'accumuler des chefs d'accusation graves, au lieu de mettre au jour la vérité.

Dans les derniers chapitres, les références à la mascarade, aux farces ou à la comédie deviennent fréquentes. Ici, Marx ne fait que suivre l'exemple donné par les autres adversaires du régime bonapartistes. Ceux-ci ont comparé, dans leurs poèmes ou sur les caricatures, le gouvernement de Napoléon à un cirque. Victor Hugo écrit sur le même ton de l'entourage de l'Empereur dans le poème *L'Expiation* (des *Châtiments*) :

- Sire ! on t'a retiré de ton Panthéon bleu ! Sire ! on  
t'a descendu de ta haute colonne ! Regarde. Des  
brigands, dont l'essaim tourbillonne, D'affreux  
bohémiens, des vainqueurs de charnier  
Te tiennent dans leurs mains et t'ont fait prisonnier.  
À ton orteil d'airain leur patte infâme touche.  
Ils t'ont pris. Tu mourus, comme un astre se couche,  
Napoléon le Grand, empereur ; tu renais  
Bonaparte, écuyer du cirque Beauharnais.  
Te voilà dans leurs rangs, on t'a, l'on te harnache.  
Ils t'appellent tout haut grand homme, entre eux, ganache.  
Ils traînent, sur Paris qui les voit s'étaler,  
Des sabres qu'au besoin ils sauraient avaler.  
Aux passants attroupés devant leur habitacle,  
Ils disent, entends-les : - Empire à grand spectacle !<sup>41</sup>

Cirque, habitacle, ganache, comédie impériale : tout peut rappeler la rhétorique de Marx. Si l'on lit aujourd'hui la célèbre étude de Marx, on doit reconnaître qu'elle dispose de parties impressionnantes ; certaines de ses analyses sont encore acceptables et convaincantes. Cependant, le caractère tendancieux et les passions de l'auteur l'apparentent plus aux poèmes de Victor Hugo écrits contre Napoléon III qu'aux études historiques.

<sup>39</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 90-91.

<sup>40</sup> Marx, *Louis Bonaparte*, 91.

<sup>41</sup> *Œuvres complètes de Victor Hugo, Poésie IV : Les Châtiments*. Paris 1882, 285-286.